

Du nouveau sur les stèles de Gao : les épitaphes du prince Yāmā Kūrī et du roi F.n.dā (XIII^e siècle) ⁽¹⁾

par P. F. DE MORAES FARIAS ⁽²⁾.

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

Lettre arabe	Nom de la lettre	Translittération
ا	'alif	ā, ē, A, E
ب	bā'	b
ت	tā'	t
ث	thā'	<u>th</u>
ج	jīm	j, <u>dj</u>
ح	ḥā'	ḥ
خ	khā'	<u>kh</u>
د	dāl	d
ذ	dhāl	<u>dh</u>
ر	rā'	r

(1) L'auteur a tenu à publier cet article dans le *Bulletin de l'IFAN* pour rendre hommage aux travaux de J. SAUVAGET et de M^{me} VIRÉ, dont il est une suite plutôt qu'une critique, et qui ont été publiés ici. C'est également un hommage à Théodore MONOD et à Raymond MAUNY pour tout ce qu'ils ont fait pour la préservation et l'étude des épitaphes de Gao. Étant lui-même ancien chercheur à l'IFAN, l'auteur trouve particulièrement agréable de faire ainsi état de ses dettes scientifiques envers l'Université de Dakar.

Cet article fait partie d'une série d'études que l'auteur est en train de compléter au sujet de certaines sources historiques de l'Afrique de l'Ouest. Il compte publier prochainement un article sur l'interprétation des épitaphes du Moyen Niger. En outre, en collaboration avec le professeur John O. HUNWICK (Department of History, University of Ghana) et Colin FLIGHT, il doit participer à l'organisation d'un *Corpus* des sources épigraphiques en provenance de la vallée du Niger. Le professeur John O. HUNWICK aussi bien que Colin FLIGHT ont déjà consacré d'importantes études préliminaires à ce sujet.

(2) Centre of West African Studies, University of Birmingham, England.

Lettre arabe	Nom de la lettre	Translittération
ز	<i>zāy</i>	z
س	<i>sīn</i>	s
ش	<i>shīn</i>	<u>sh</u> , <u>ch</u>
ص	<i>ṣād</i>	ṣ
د	<i>ḍād</i>	ḍ
ط	<i>ṭā'</i>	ṭ
ظ	<i>ẓā'</i>	ẓ
ع	<i>ʿain</i>	e
غ	<i>ghain</i>	<u>gh</u>
ف	<i>fā'</i>	f
ق	<i>qāf</i>	q
ك	<i>kāf</i>	k
ل	<i>lām</i>	l
م	<i>mīm</i>	m
ن	<i>nūn</i>	n
ه	<i>hā'</i>	h
و	<i>wāw</i>	w, ū, ou
ي	<i>yā'</i>	y, ī
.	<i>hamza</i>	'

On doit également tenir compte du fait que, dans l'écriture dite *maghribī* (maghrébine), le *fā'* est écrit avec le point diacritique au-dessous ع et le *qāf* avec un seul point diacritique, placé au-dessus : ق

Les voyelles brèves sont transcrites de la façon suivante :

ʾ	<i>fatḥa</i>	a, e
◌	<i>ḍamma</i>	o, u
◌	<i>kasra</i>	i, e

Dans la transcription des noms propres contenus dans les épitaphes, les points intercalés entre les lettres indiquent la possibilité de la présence de voyelles brèves non marquées dans le texte.

••

Au mois de décembre 1971, mon collègue Colin FLIGHT, archéologue au Centre of West African Studies, University of Birmin-

gham, Angleterre, vit au Musée de Bamako les deux épitaphes qui font l'objet de cet article et en prit des photos (1). A son retour à Birmingham il me montra ses clichés et je me rendis compte de leur intérêt. En effet, l'une des épitaphes était royale et n'avait jamais été publiée ; de plus, elle renforçait une hypothèse de travail qui m'avait été communiquée à Nouakchott en 1970 par mon savant ami, l'historien Moḥammed EL-CHENNAFI (2). En ce qui concerne l'autre épitaphe, elle avait déjà été publiée mais sa lecture devait être corrigée sur un point essentiel.

Au mois d'avril 1972, j'ai moi-même visité le Musée de Bamako et étudié les deux épitaphes en détail. J'ai aussi pris de nouveaux clichés à cette occasion, y compris ceux qui sont publiés dans le présent article. Je suis ensuite passé par Dakar où il m'a très amicalement été accordé d'examiner à l'IFAN les dossiers ayant trait aux épitaphes de Gao (3).

Je ne me propose pas de discuter ici la provenance des deux épitaphes ni les rapports pouvant exister entre elles et le cimetière de Sané, situé à environ 8 km à l'Est de Gao, me réservant d'examiner ces points dans un autre article (4).

Pour le moment, elles seront considérées comme des pièces de la collection d'épitaphes publiées par J. SAUVAGET et M.-M. VIRÉ sous la dénomination d'« épitaphes royales de Gao » (5).

R. MAUNY avait vu les deux épitaphes en 1950, lors de ses fouilles à Gao. Il ne les avait pas vues à Sané mais dans la ville de Gao, à la

(1) Il m'est agréable de remercier les autorités de la République du Mali d'avoir permis à Colin FLIGHT et moi-même d'étudier et photographier les épitaphes au Musée de Bamako et de nous aider si amicalement. Nous sommes très obligés en particulier à M. SARR, de la Section des Recherches scientifiques du Ministère de l'Éducation nationale. MM. YAYA COULIBALY (Musée de Bamako) et Andrew SMITH (University of California, Berkeley) m'ont prêté une assistance précieuse en avril 1972 lors de mon séjour à Bamako.

(2) Selon cette hypothèse, le nom qui avait été lu Rā'i sur quelques épitaphes royales de Gao devrait être lu (au moins dans certains cas) Zāghī.

(3) Je remercie le professeur Amar SAMB, directeur de l'IFAN, et M. CYR DESCAMPS, chargé du Département de Préhistoire et Protohistoire de l'IFAN, de m'avoir autorisé à publier des documents inédits conservés dans les dossiers de ce Département. Je remercie également le professeur Raymond MAUNY de m'avoir autorisé à publier des renseignements inédits au sujet de ses fouilles.

(4) Sur le cimetière de Sané voir R. MAUNY, « Notes d'archéologie au sujet de Gao », *Bull. de l'IFAN*, XIII, 3 (1951), p. 837-852 (surtout p. 845-848).

(5) J. SAUVAGET, « Notes préliminaires sur les épitaphes de Gao », *Revue des Études Islamiques*, 1948, p. 5-12 ; *Idem*, « Les épitaphes royales de Gao », *Al-Andalus*, XIV, 1 (1949), p. 123-141, reproduit dans le *Bull. de l'IFAN*, XII, 2 (1950), p. 418-440. M.-M. VIRÉ, « Notes sur trois épitaphes royales de Gao », *Bull. de l'IFAN*, XX, B, 3-4 (1958), p. 368-376 ; *Idem*, « Stèles funéraires musulmanes soudano-sahariennes », *Bull. de l'IFAN*, XXI, B, 3-4 (1959), p. 459-500 (surtout p. 463-485).

Résidence ⁽¹⁾. Quelques années plus tard elles ont été transférées à Bamako ⁽²⁾.

Nous examinerons premièrement ici celle qui a déjà été publiée.

Première épitaphe.

Celle-ci (fig. 1 et 2) correspond au numéro 10 de SAUVAGET ⁽³⁾. Il l'avait étudiée sur une photo prise au début des années quarante, alors que la stèle se trouvait encore à la Résidence de Gao. Le cli-



FIG. 1. — Épitaphe du Prince Yāmā Kūfī.

ché était assez médiocre, ce qui explique que SAUVAGET (dont la compétence en tant qu'arabisant et épigraphiste était bien connue) ait pu se méprendre sur la lecture du nom cité dans l'inscription.

(1) Voir son carnet de route, p. 26-27. Ce document est conservé au dossier XV-5-MAL (Département de Préhistoire et Protohistoire, IFAN, Université de Dakar).

(2) Probablement en 1968, d'après ce que m'a dit M. Bakary KAMIAN, le géographe malien bien connu, qui a ordonné le transfert alors qu'il était Secrétaire général du Conseil de la Recherche scientifique et technique du Mali (comm. personnelle le 25 avril 1972 à Dakar).

(3) SAUVAGET, « Les épitaphes... » (1950), p. 438.

Une description des dimensions, aspect extérieur et matériau de cette stèle sera donnée prochainement par Colin FLIGHT (1). Il faut toutefois rappeler que l'épithaphe était, en 1971-1972, plus endommagée qu'au moment où la photo publiée par SAUVAGET avait été prise. Une partie de l'inscription visible sur l'ancienne photo ne l'était plus en 1972 (2).



FIG. 2. — Détail de l'épithaphe du Prince Yāmā Kūrī
(à noter la première lettre du nom Yāmā).

Ce qui suit est la reconstruction de la partie de l'inscription encore visible vers 1940. Les passages qui ne figurent pas sur les photos ici mais sont présents dans celle publiée par SAUVAGET sont ci-dessous mis entre crochets. Les passages qui déjà avaient disparu quand le cliché publié par SAUVAGET a été pris, mais qui peuvent être retrouvés dans le *Qur'ān* (Coran), sont mis entre doubles crochets. Le verset du *Qur'ān* a été mis entre des guillemets qui, bien entendu, ne figurent pas sur la stèle.

(1) Quelques considérations préliminaires ont déjà été avancées par Colin FLIGHT dans un article intitulé « Gao, 1972 : First Interim Report. A Preliminary Investigation of the Cemetery at Sané », *West African Journal of Archaeology*, V, à paraître en 1975.

(2) Des photographies permettant la comparaison seront publiées.

Les mots qui déjà vers 1940 manquaient au début de l'inscription ont dû au moins inclure la *Basmala* (1). Ci-dessous ils sont représentés par un pointillé.

- 1 « [كَلَّ نَفْسَ ذَا] [ثِقَّةَ الْمَوْتِ وَإِنَّمَا]
- 2 تَوْفُونَ أَجْرَكُمْ (2) يَوْمَ [الْقِيَا]
- 3 مة (3) هَاد (4) قَبْرِ يَامَا كُورِي [بَنِ الْمَلِكِ]
- 4 (5) رَوَا رَحْمَةَ اللَّهِ (6) عَلَيهِ مَاتَ (7) [سِدْنَةَ سَتِ]
- 5 مَائَةٌ وَثَلَاثَةٌ وَسِتِينَ رَحْمَةَ اللَّهِ]

(1) La *Basmala* est l'invocation « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux », par laquelle tous les textes musulmans sont censés commencer.

(2) J'ai restitué l'orthographe de ce mot qu'on trouve dans le texte du *Qur'ân* (Coran). Cependant, dans l'épithaphe elle-même il est écrit *أوجوركُم* (voir fig. 1).

(3) Le verset du *Qur'ân* cité dans cette épithaphe aussi bien que dans la suivante est également cité dans certaines épithaphe musulmanes médiévales de la presqu'île ibérique. On le retrouve par exemple sur une épithaphe d'Almería de 532 AH/1137 AD : voir l'index de versets du *Qur'ân* établi par E. LÉVI-PROVENÇAL dans son ouvrage *Inscriptions arabes d'Espagne, Leiden & Paris, 1931, p. 209.*

A noter que les deux lettres finales du dernier mot de la ligne 2 sont écrites au début de la ligne suivante (voir aussi fig. 1). On retrouve des cas analogues sur d'autres épithaphe en provenance de la vallée moyenne du Niger. Parfois seule la lettre finale d'un mot est reportée à la ligne suivante : voir par exemple VIRÉ, « Notes... », p. 375 (lignes 10 et 11 de l'épithaphe n° 7 bis).

(4) A noter l'orthographe de *hādā* (voir aussi fig. 1). Elle est différente de l'orthographe de ce mot dans plusieurs épithaphe en provenance du Moyen Niger déjà publiées : voir SAUVAGET, « Les épithaphe... » (1950), p. 421, et VIRÉ, « Stèles funéraires... », p. 462 ; et aussi les photos et transcriptions publiées par VIRÉ dans « Notes... », *passim*. L'orthographe utilisée dans la présente épithaphe peut tout simplement être le résultat d'une erreur ; cependant, il faut bien noter que la même orthographe (sauf l'absence d'un point diacritique dans la présente épithaphe) est trouvée sur des épithaphe musulmanes ibériques. On la retrouve sur deux épithaphe d'Almería, l'une datant de la fin du v^e siècle AH/xi^e siècle AD et l'autre de 517 AH/1123 AD : voir LÉVI-PROVENÇAL, *Inscriptions...*, p. xxvi.

A noter aussi que la particule *malā'* ou *malā'* n'intervient pas entre le mot *qabr* (tombe) et le nom du prince décédé, au contraire de ce qui arrive dans le cas de plusieurs épithaphe déjà publiées : voir VIRÉ, « Stèles funéraires... », p. 462. Je compte discuter ces différences de style dans un autre article.

(5) La marge de la stèle est endommagée à cet endroit, ce qui rend un peu douteuse la lecture du nom au début de la ligne 4. SAUVAGET l'a lu comme *Rwā* mais le professeur John O. HUNWICK (*in litt.*, le 10 avril 1972) m'a proposé la lecture *Zwā* (*Z.wā*, peut-être *Zuwā* ?), par analogie avec des noms trouvés sur d'autres épithaphe photographiées à Sanā' sur lui-même et par Colin FLIGHT. Étant donné que la différence entre les lettres *rā'* et *zāy* n'est que d'un point diacritique, il n'est pas impossible que la lettre qui se trouvait originellement sur la stèle ait été un *zāy*, dont le point diacritique aurait disparu par suite de l'endommagement. En arabe le *zāy* est souvent employé pour transcrire le son *dy* qu'on trouve dans certaines langues africaines. Il est donc concevable que le nom du père putatif du prince *Yāmā Kūri* puisse être lu comme *Dyuwā* (HUNWICK, *loc. cit.*).

(6) Le nom d'*Allāh* a été ajouté au-dessus de la ligne (voir fig. 1).

(7) A noter l'emploi de *māta* au lieu de *tuwaffiya* (mourir) : à comparer avec l'épithaphe discutée *infra*.

Dans la traduction ci-dessous les mots ajoutés au texte pour le rendre plus clair sont mis entre parenthèses. On a aussi ajouté des signes de ponctuation (1).

- Ligne 1 * Toute âme goûtera de la mort et sûrement
 2 vous recevrez au complet vos salaires au Jour de la Résur-
 3 rection * (*Qur'ân* III : 185) (2). Ceci est la tombe de Yāmā Kūrī (3),
 fils du *Malik* (= Roi)
 4 R.wā (= Z.wā ?) (4), que la miséricorde d'*Allāh* soit sur lui ! Il
 mourut en l'année six
 5 cent soixante-trois (663 AH/1264-1265 AD) (5). *Allāh* lui fasse
 miséricorde !

Comme d'autres épitaphes trouvées au Mali (6), celle-ci contient très peu de signes diacritiques. A vrai dire, de tout le texte arabe visible dans l'état présent de l'inscription, il n'y a qu'une seule lettre distinguée par des signes diacritiques. C'est la première lettre du nom du défunt. On constatera d'après les figures 1 et 2 qu'il y a deux points sous cette lettre, qui ne peut donc être qu'un *yā'* (7).

Il est normal de ne trouver des signes diacritiques dans les textes arabes anciens que quand ils devenaient absolument nécessaires pour éviter une mauvaise lecture des noms propres les plus impor-

(1) Ma traduction du verset coranique diffère un peu de celle de SAUVAGET mais seulement parce que j'ai décidé de rendre la miense aussi littérale que possible.

(2) La numération des versets du *Qur'ân* adoptée ici est celle de l'édition publiée au Caire en 1342 AH/1923 AD sous le patronage de Fouad I, souvent appelée « la Vulgate du Caire ». D'après la numération dite « ancienne » ou « européenne », c'est-à-dire celle de l'édition publiée par Gustav FLÜGEL à Leipzig en 1834, le numéro du verset est 182. Il y a une autre numération assez connue en Afrique occidentale. Il s'agit de celle de l'édition du *Qur'ân* (accompagnée d'une traduction anglaise faite par Maulawī Sher' 'Alī) publiée en un volume par le *Aḥmadiyya Movement* à Qadian (Inde) en 1955 et réimprimée en 1960 et 1965. Cette numération est en gros conforme à la numération de la Vulgate du Caire, mais, contrairement à celle-ci, la *Basmala* initiale est comptée comme le 1^{er} verset de chaque *sūra* (sourate). Par conséquent, à l'exception de la *sūra* IX (qui ne commence pas par une *Basmala*), chaque verset a dans l'édition *Aḥmadiyya* un numéro correspondant à celui de la Vulgate du Caire plus un (c'est-à-dire 186 dans le cas présent).

(3) Ce nom peut être aussi lu comme Yāmā Gūrī ou Yāmā Gūli, si on tient compte de ce que la lettre *kāf* était souvent employée pour la transcription du son *g*, et que le son *l* alterne souvent avec le son *r*.

(4) Voir la note 16, *supra*.

(5) En arabe, les unités d'un chiffre précèdent les dizaines : dans le texte de l'inscription, « trois » vient avant « soixante ».

Pour la conversion de la date les ouvrages suivants ont été utilisés : H.-G. CATTENOZ, Tables de concordance des ères chrétienne et hégirienne, 3^e édition, Rabat, 1961 ; G. S. P. FREEMAN-GRENVILLE, The Muslim and Christian Calendars, Londres, 1963.

(6) Voir les épitaphes n^{os} 9, 11, 14, 17, 17 bis, 22, dans la série publiée par SAUVAGET et VIRÉ.

(7) Le *yā'* est la seule lettre arabe avec deux points diacritiques au-dessous.

tants. C'est sûrement ce qui est arrivé dans le cas présent, étant donné que le nom Yāmā Kūrī, celui d'un prince, constitue le plus important renseignement contenu dans l'épithaphe.

SAUVAGET a cru pouvoir lire le nom de ce prince comme Nāmā-kūrī (ou Nāmā Kūrī) (1). Mais il a lui-même exprimé des doutes à ce sujet, rappelant aux arabisants qu'il était possible que la lecture correcte soit Bāmā, ou Tāmā ou ... Yāmā. C'est seulement le manque de clarté de la photo utilisée par SAUVAGET qui l'a empêché de se rendre compte que — contrairement à ce qu'il écrit — des points diacritiques s'inscrivent au-dessous de la lettre yā'. Curieusement, il semble qu'il ait aperçu l'un des deux points diacritiques. En effet, un (seul) point diacritique est représenté sur la transcription qu'il a donné du texte arabe de l'épithaphe (2). Si cette transcription était admise, la lettre serait un bā' et le nom devrait être lu Bāmā Kūrī. Mais, d'après ce qu'on peut voir sur les figures 1 et 2, les points diacritiques sont deux et la lettre est en fait un yā'. De toute façon — et pour des raisons qu'on ignore — SAUVAGET n'a tenu compte d'aucun point diacritique dans sa traduction de l'épithaphe.

Le rétablissement du texte correct rouvre la discussion de ces épithaphes royales, qui constituent une collection de sources épigraphiques sans pareille dans l'Afrique de l'Ouest, et utiles tant à l'étude de l'histoire de la civilisation nigéro-sénégalaise « médiévale » qu'à celle des rapports existant entre cette dernière, l'Afrique du Nord et la civilisation islamo-ibérique de la même époque.

Seconde épithaphe.

L'autre épithaphe étudiée dans le présent article (fig. 3, 4 et 5) n'a jamais été publiée.

J'ai pu examiner à Dakar, en mai 1972, une copie manuscrite de cette inscription établie par R. MAUNY en 1950 et conservée à l'IFAN, au département de Préhistoire et Protohistoire (3). A ma

(1) SAUVAGET, « Les épithaphes... » (1950), p. 438.

(2) *Idem*, *ibidem*.

(3) Voir p. 26 du carnet de route rédigé par R. MAUNY à Gao en 1950 (dossier XV-5-MAL). Sur la page d'en face, il y a une copie de l'épithaphe de Yāmā Kūrī. D'après les notes du carnet, les deux copies semblent dater du jeudi 9 février 1950. L'épithaphe copiée sur la page 26 a été désignée par MAUNY avec la lettre grecque z. Toujours d'après ses notes, on croyait à Gao en 1950 que cette stèle provenait du cimetière de Sané, ainsi que l'épithaphe de Yāmā Kūrī, et l'épithaphe n° 11 publiée par VIDÉ (dont il existe aussi une copie manuscrite dans le carnet). Les trois épithaphes ont été examinées par MAUNY dans le magasin (salle des archives) des Bureaux du Cercle. C'est au même endroit que les deux premières ont été récupérées dix-huit ans plus tard par Bakary KAMIAN.

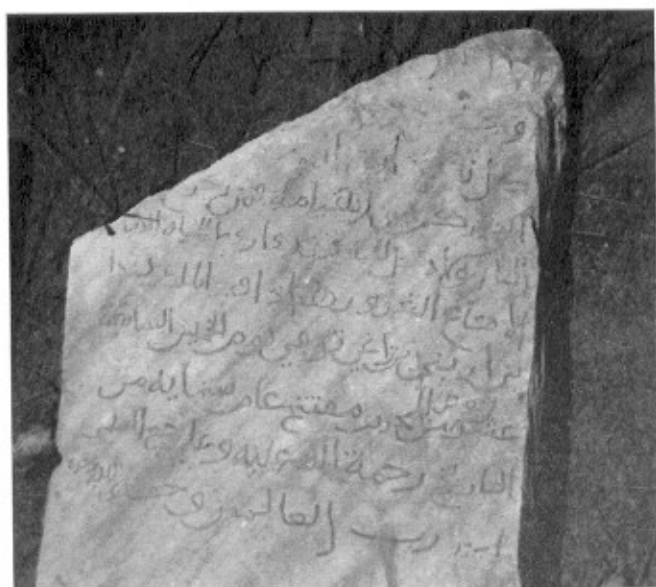


FIG. 3. — Épitaphe du Roi F.n.dā.

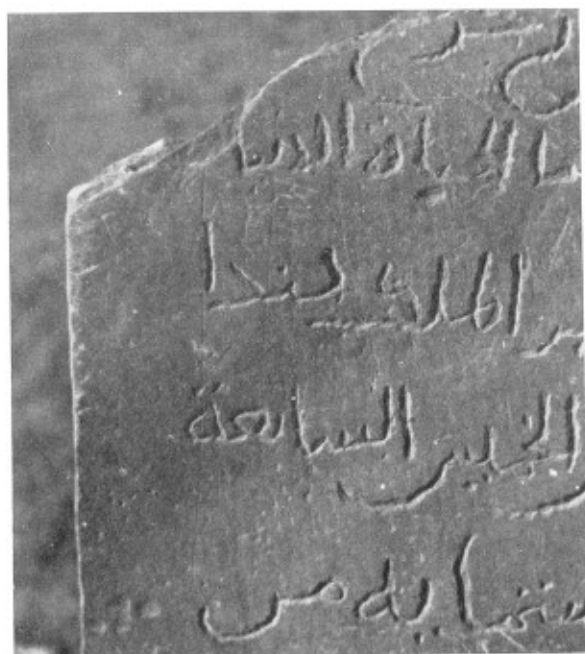


FIG. 4. — Détail de l'épitaphe du Roi F.n.dā portant son nom et son titre.

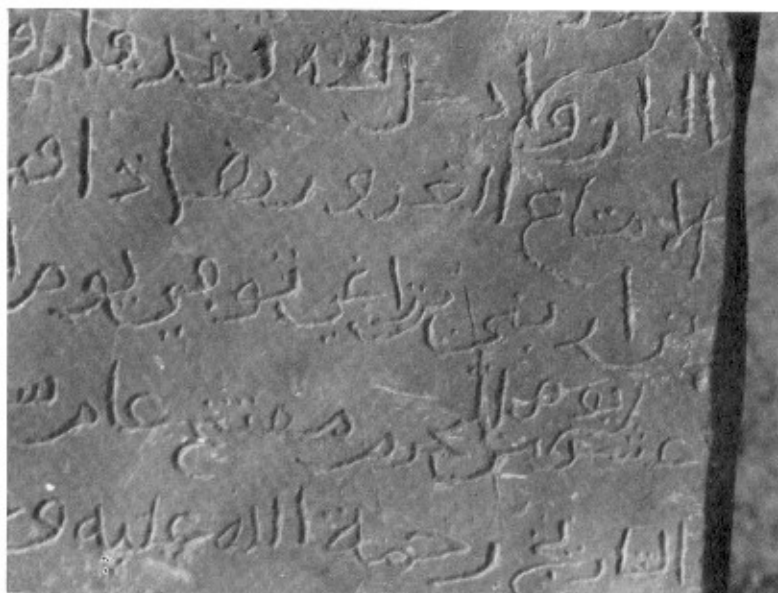


FIG. 5. — Détail de l'épithaphe du Roi F.n.dā portant sa généalogie putative.

connaissance, aucune photo de la stèle n'existe dans les dossiers de l'IFAN.

La copie MAUNY est assez claire et permet de lire et traduire correctement une partie de l'épithaphe. Malheureusement (mais il n'y a pas de quoi en être surpris, s'agissant d'une copie manuscrite), il y a des endroits où l'on n'arrive pas à rétablir le texte original. Cette remarque s'applique au nom du roi pour lequel l'épithaphe a été gravée, au nom du premier de ses ancêtres putatifs cités dans l'inscription et à une partie de la date du décès.

Dans le même dossier de l'IFAN, on trouve une retranscription partielle (avec traduction française) de la copie MAUNY. Les deux ont été établies par le savant mauritanien Mokhtār ōuld Hāmidun, à qui on doit tant de contributions à l'étude de l'Islam saharien et nigéro-sénégalais. Ses retranscription et traduction sont parfaites en ce qui concerne la partie déchiffable de la copie MAUNY. Mais, du fait de n'avoir disposé que d'une copie manuscrite, il a dû renoncer à rétablir la date correcte du décès, le nom du roi décédé, et celui de son père putatif. Peut-être est-ce pour cette raison que cette stèle n'a jamais été publiée.

Ce qui suit est la première restitution de toute l'inscription encore visible sur la stèle (1). La partie disparue du verset du *Qur'ān* a été mise entre crochets. Des guillemets ont été ajoutés au texte pour distinguer le verset. Les lignes illisibles sont représentées par des pointillés.

- 1
 2
 3 «كل نفس ذائقة الموت [وإنما توفون]
 4 أجوركم يوم القيامة (2) فمن (3) زحزح عن
 5 النار وأدخل الجنة فقد (4) فاز وما (5) الحية (6) الدنيا
 6 إلا متاع الغرور» هاذا (7) تبر (8) الملك فندا (9)
 7 (10) بن أربني بن زاضي توفي (11) يوم الخميس السابعة (12)

(1) Une description de la stèle sera publiée prochainement par Colin FLIGHT.

(2) Sur la stèle, le *qāf* du mot *qiyāma* (résurrection) est écrit à la maghrébine. A comparer avec VIRÉ, « Stèles funéraires... », épitaphes n° 11, 20, 22.

(3) Sur la stèle, le *fā'* est écrit à la maghrébine lui aussi.

(4) Dans l'épitaphe, le *fā'* et le *qāf* ici aussi sont à la maghrébine.

(5) A noter sur la fig. 4 la forme bizarre du *mīm*.

(6) J'ai restitué l'orthographe de ce mot d'après le texte du *Qur'ān*. Sur la stèle il est écrit avec *'alif* au lieu d'un *wāw* (voir fig. 4).

(7) A noter l'orthographe de *hādḥā* : à comparer avec SAUVAGET, « Les épitaphes... » (1950), p. 421, et avec la note 15 *supra*.

(8) Comme dans l'épitaphe de *Yāmā Kūrī*, la particule *matā'* ou *mtā'* n'a pas été employée dans celle-ci.

(9) Dans le nom *F.n.dā* la plupart des lettres sont facilement identifiées sur la stèle (voir fig. 4), encore que la première lettre ait une forme assez irrégulière. Cependant, ayant un point diacritique au-dessous, cette lettre ne peut être qu'un *bā'*, ou un *fā'* à la maghrébine. Par analogie avec la première lettre du quatrième mot de la ligne 5 (voir fig. 5), qui est à peu près de la même forme, il semble qu'il s'agisse d'un *fā'* à la maghrébine.

(10) En théorie le nom *F.n.dā* pourrait n'être qu'un des éléments d'un nom double (à comparer avec *Yāmā Kūrī*). Mais il ne semble pas qu'il ait eu assez d'espace pour un deuxième élément du nom sur la marge endommagée de la stèle.

(11) Sur la stèle, ici aussi le *fā'* est à la maghrébine (voir fig. 5).

(12) A noter que la date est donnée dans cette épitaphe avec beaucoup plus de détails que dans celle de *Yāmā Kūrī*.

- 8 عشر يوم (1) من المحرم (2) مفتتح عام (3) ستمائة (4) من
 9 التاريخ (5) رحمة الله عليه وعلى (6) جميع (7) المسلمين (8)
 10 امين (9) رب العالمين وحسبى (10) الله وحده

Dans la traduction ci-dessous, les mots ajoutés au texte en guise d'éclaircissement sont mis entre parenthèses. Des signes de ponctuation ont également été ajoutés.

(1) Sur la stèle, ce nom a été gravé au-dessus de la ligne (voir fig. 5).

(2) Dans l'inscription, ce mot a été en partie gravé au-dessus de la ligne (voir fig. 5). A noter aussi la forme irrégulière du premier *mīm*. Il semble que le ou les graveurs de

cette épitaphe aient voulu écrire المحرم الحرام (*al-muḥarram al-ḥarām*); *al-ḥarām* est le terme noble du mois d'*al-muḥarram*. Rappelons à ce propos que, parmi les épitaphes déjà publiées, il y en a au moins une où le nom du mois est accompagné de son terme noble : *rajab al-fard* (« *rajab*, l'unique »). Il s'agit de l'épitaphe n° 4 : voir SAUVAGET, « Les épitaphes... » (1950), p. 427-428. Dans le cas présent, il est possible que, par erreur, le ou les graveurs aient interverti l'expression double contenant le nom du mois et son terme noble. En gravant le mot *ḥarām*, ils semblent avoir commis une faute d'orthographe : le '*alif*' n'a pas été gravé; ou peut-être l'inversion a-t-elle été découverte lorsque les deux lettres initiales de ce mot étaient déjà gravées, et il fut alors décidé de ne pas graver le '*alif*', pour rendre possible la transformation du mot *ḥarām* en *muḥarram*. De toute façon, l'article *al* et la lettre *mīm* ont été ajoutés au-dessus de la ligne pour former *al-muḥarram*.

(3) '*Am* est employé au lieu de *sana* pour dire « année », contrairement à l'épitaphe de Yāmā Kāri.

(4) Dans l'inscription, les deux points diacritiques ont été maintenus au-dessous du *hamza*, ce qui est irrégulier; voir fig. 4.

(5) Il semble que, par erreur, un point diacritique ait été gravé sur la stèle au-dessous du *khā'*, en plus de celui normalement inscrit au-dessus de cette lettre (fig. 5).

(6) A noter sur la stèle (voir fig. 3) les deux points diacritiques au-dessous du '*alif*' *maqṣūra*, ce qui n'est pas courant.

(7) Sur la stèle ce mot est mal orthographié : جمع (voir fig. 3). Une expression orthographiée جمع المسلمين, contenant elle aussi une mauvaise orthographe du mot

jami', apparaît dans une autre inscription que j'ai étudiée d'après des photographies prises par Colin FLIGHT et examinée par la suite à Bamako, mais qui n'a pas été encore publiée. Il est possible que, dans le cas de l'épitaphe du Roi F.n.dā, le *mīm* du mot *jami'* ne soit pas absent mais presque imperceptible. C'est le cas du *mīm* du premier mot de la ligne 10 de cette épitaphe (voir fig. 3).

(8) A noter sur la stèle la forme irrégulière de la plupart des lettres de ce mot (voir fig. 3).

(9) A noter la forme irrégulière du *mīm* et du *nān* (fig. 3). A comparer la phraséologie employée ici au début de la ligne 10 avec celle de fin de la ligne 9 et du début de la ligne 10 de l'épitaphe n° 1 de SAUVAGET, « Les épitaphes... » (1950), p. 419.

(10) A noter la forme du *sin* dans ce mot, si différente de la forme de cette même lettre dans d'autres mots de cette épitaphe (voir fig. 3 et fig. 4). De telles différences de forme donnent l'impression que plus d'un artisan a travaillé à cette stèle, d'où les différences de style et d'habileté.

- Ligne 1 (Illisible)
 2 (Illisible)
 3 * Toute âme goûtera de la mort
 et sûrement vous recevrez au complet
 4 vos salaires au Jour de la Résurrection.
 Alors, quiconque sera préservé du
 5 feu et introduit au Paradis aura triomphé.
 Et qu'est la vie de ce monde (sinon)
 6 des bagages d'illusions ? * (1) Ceci est
 la tombe du *Malik* (= Roi) F.n.dā (Fandā ?),
 7 fils d'Ar.b.n.ī (Ar Binī, ou Ari Binay ?)
 fils de Zāghī (Zāghī, ou Zāghay ?).
 Il mourut le jeudi, dix-
 8 septième jour (du mois) d'*al-muḥarram*,
 au début de l'année six cents de
 9 l'Ere (17/1/600 AH = 26-27/Septembre/1203 AD) (2).
 Que la miséricorde d'*Allāh* soit sur lui et
 tous les musulmans.
 10 Amen, ô Maître de l'Univers ! Et ma suffisance
 est *Allāh*, seul.

Il serait difficile d'exagérer l'importance de cette épitaphe. Elle représente une toute nouvelle pièce à verser à la collection d'épitaphes royales en provenance du Moyen Niger connue jusqu'à présent.

Dans cette inscription, le graveur a systématiquement donné à chaque lettre ses signes diacritiques, ce qui rend la lecture plus facile que dans le cas de beaucoup d'autres épitaphes, y compris les épitaphes royales en écriture *kūfī* (coufique). Il est parfaitement concevable que — à la lumière de cette épitaphe — on soit obligé de corriger la lecture de certains noms de personnes dans d'autres épitaphes royales. Le nom Rā'ī lu sur quelques épitaphes pourrait bien n'être que le nom Zāghī ou Zāghay cité dans la présente inscription (3). Si cela s'avère correct, on pourra désormais utiliser

(1) *Qur'ān* III : 185 ; voir note 20 *supra*.

(2) Dans l'expression traduite comme « dix-septième », le mot arabe traduit comme « septième » est le dernier de la ligne 7, et celui traduit comme « dix » est le premier de la ligne 8 : voir note 23 *supra*. Le 17/1/600 AH correspond à la période de 24 heures commençant au coucher du soleil du vendredi 26 septembre 1203 AD. La conversion de la date a été faite d'après CATTENOZ, *Tables de concordance...*, et FREEMAN-GRENVILLE, *The Muslim and Christian Calendars*.

(3) Voir SAUVAGET, « Les épitaphes... » (1950), p. 419, 421, 433-444 ; VIRÉ, « Notes... », p. 376. On sait que la différence entre Rā'ī راعي et Zāghī ou Zāghay زاعي n'est que de deux points diacritiques. D'ailleurs, les épitaphes où figure le nom lu comme Rā'ī par SAUVAGET et VIRÉ ne portent pas de points diacritiques, ce qui rend assez difficile la distinction entre Rā'ī et Zāghī ou Zāghay.

l'építaphe du Roi F.n.dā comme un paradigme pour la lecture de certaines autres.

Des noms tels que Fandā et Ar Binī ou Ari Binay semblent analogues à certains noms ou éléments de noms conservés dans les listes de rois de la vallée du Niger des chroniques de Tombouctou. Cependant, je n'affirmerai pas que les rois cités dans les chroniques sont ceux dont on retrouve les noms sur les építaphes.

L'építaphe du Roi F.n.dā soulève une autre question : y a-t-il un rapport entre le nom Zāghī ou Zāghay et celui de Zāghī b. Zāghī cité dans un passage trop souvent oublié de l'ouvrage d'Ibn Khurradādhbih (ix^e siècle AD) (1) ?

Je me réserve de revenir ultérieurement sur ces deux questions.

SUMMARY

The paper is meant to be a preliminary, strictly factual, account of some source material that may throw new light upon the received views concerning the Medieval gravestones from the Middle Niger region.

The Arabic text of two Muslim epitaphs kept at the Bamako Museum (Mali) is published, translated into French and commented upon briefly. The one dates from 1264-1265 AD and the other from 1203 AD. The former belongs to a prince and had been already published but a new reading of the names is proposed. The latter belongs to a king and is published here for the first time.

On the strength of the evidence presented, it would seem that the discussion of the historical data obtainable from the « Gao » epitaphs may have to be reopened.

(1) Ibn Khordādhbeh (= Ibn Khurradādhbih), Kitāb al-Masālik wa 'l-Mamālik (dont deux versions successives ont été écrites à Bagdad, en 232 AH/846 AD et 272 AH/885 AD) : édité par M. J. DE GÖEJE (vol. VI de la *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*), Leiden, 1889, p. 89. Voir aussi Hadj-Sadok Mohammed (éd. et trad.), Description du Maghreb et de l'Europe au III^e/IX^e siècle, Alger, 1949, p. 10 (texte arabe), 11 (traduction française); et L. E. KUBBEL et V. V. MATVEEV (éd. et trad.), Арабские Источники VII-X веков по этнографии и истории Африки южнее Сахары, *Moscow & Leningrad*, 1960, p. 32 (texte arabe), 34 (traduction russe).